

jour, au dispensaire, s'est élevé au chiffre de *trois mille huit-cent-soixante-et-huit* !

Nos Sœurs nous ont communiqué une curieuse histoire qui intéressera nos lecteurs : c'est l'histoire d'une païenne, dictée par elle-même. La Révérende Mère M. de B. l'a traduite littéralement du Tamoul, sans y apporter la moindre correction.

I. AILAYE, LA PAÏENNE.

O mère, puisque vous voulez mon histoire, la voici :

Je suis née à Combacounam. Nous sommes des *endeyens* (bergers). Mon père, selon sa caste, était pasteur de troupeaux ; ma mère l'aidait ; elle se nommait *Alamen*, et mon père *Ragaconan*. Quatre frères m'appelaient leur sœur. Moi, j'avais pour nom, *Aïlaye*. Père, mère, frères, avaient au cœur beaucoup d'affection pour moi. La raison c'est que j'étais la seule fille. On ne me faisait pas travailler ; je jouais du matin au soir. Ainsi, jusqu'à dix ans coula ma vie. Mes parents étaient dévots dans leur religion ; bien souvent ils allaient à la pagode offrir leur sacrifice. L'usage du pays où je suis née était d'y aller le vendredi. Notre dieu s'appelait *Siranga-Nayaguen*. Avant d'arriver à lui, quatre sanctuaires il fallait passer : dans chacun était une idole ; près d'elle une fontaine dans laquelle il fallait se baigner. A côté des eaux sacrées, étaient des brahmes auxquels on devait remettre une pièce de monnaie. Ainsi purifié, on entrait dans la pagode. Les grandes offrandes se faisaient alors ; un autre brahme les recevait, en gardait la moitié pour lui et ses frères, puis il remettait l'autre aux brahmes qui offraient le sacrifice. Quand ils avaient accompli la cérémonie, ils rendaient à mon père sa part de ce qui avait été offert en sacrifice et nous retournions à la maison où on mangeait les offrandes avec une grande piété.

Quand toute la famille allait ainsi à la pagode pour sacrifier, on m'appelait en disant : " Aïlaye, viens avec nous " mais moi je répondais : " *Matten* " (Je ne veux pas.) Et quand de force on m'emmenait, arrivée à la porte, je refusais d'entrer et nul ne triomphait de ma résistance. Si dans mes souvenirs d'enfant j'en cherche la raison, je me souviens d'abord que j'étais très dégoûtée de la statue de *Siranga-Nayaguen*. L'idole était couchée, noire et sale, toute remplie d'huile et je me disais : " Si tu vas là, tu te